

Entre Jérusalem et Babylone

*Sur les rives du fleuve de Babylone, là nous nous assîmes et pleurâmes
au souvenir de Sion...*

*Si je t'oublie jamais Jérusalem, que ma droite me refuse son service...
Si je ne place Jérusalem au sommet de toutes mes joies.*

Réputé pour illustrer le rapport tout particulier entretenu par les juifs et la terre d'Israël, ce psaume¹ offre une représentation remarquable des paradoxes liés à l'exil. Développés depuis le refus exprimé par nombre de juifs installés à Babylone de rentrer en Palestine lorsque l'autorisation leur en fut donnée², ces paradoxes tiennent surtout à l'élaboration d'un modèle conceptuel qui leur permettait d'être spirituellement tournés vers Jérusalem, lieu de résidence de la Présence divine, tout en faisant fleurir un mode de vie fondé sur l'exil en lui-même. La transition vers ce que l'on appellera communément « l'ère de l'exil » fait passer les juifs d'un état d'indépendance nationale et politique en Judée à celui d'une dispersion à travers les mondes chrétiens et musulmans ; elle marque aussi le passage de l'Antiquité au Moyen Âge. Ce processus couvre une période courant à peu près sur cinq siècles³, de la destruction du Temple à la disparition d'un centre de gravité unique du judaïsme. Mais cette période est également celle qui

1. Ps 137,1-9.

2. Ce que le Talmud, *Yoma* 9b, considère comme l'une des raisons de la destruction du Second Temple.

3. Shmuel SAFFRAI, « The Era of the Mishna and Talmud (70-640) », dans Haim Hillel BEN SASSON (éd.), *A History of the Jewish People*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1976 (1^{re} éd. 1969), p. 308.

verra le christianisme et l'islam se substituer au paganisme et leur institution en religions d'États et systèmes de gouvernement absolu. Toujours au cours de cette période, les modèles sociaux de l'Antiquité se transformeront graduellement, pour en venir à former ceux qui caractériseront le monde médiéval. C'est ce passage que l'on va examiner, en se limitant aux éléments qui concernent particulièrement le développement et l'évolution du double régime de temporalité élaboré par les juifs sur la base d'éléments tirés des textes bibliques et talmudiques.

Pour saisir, cependant, les caractéristiques de cette longue phase de transition, il est nécessaire de revenir brièvement sur le contexte historique de l'installation des juifs à Babylone et sur l'origine de la création de ce pôle central du judaïsme. La déportation des juifs en Babylonie, au V^e siècle av. è. c., engage un processus de rupture avec le centre de Palestine dont les conséquences seront plus durables que les cinquante années de séjour forcé qu'elle implique. L'éloignement des notables et de la classe dirigeante de Judée, en ne laissant sur place que les paysans et les familles des plus basses conditions, livre à lui-même un pays dépourvu de ce qui formait ses élites. Parallèlement, les mesures de semi-autonomie octroyées aux juifs de Babylonie leur permettent d'entretenir un fort sentiment national qui se traduit par la promulgation de lois strictes destinées à préserver la singularité des juifs en danger d'assimilation : l'endogamie, la circoncision et le respect du shabbat formeront des barrières socioreligieuses destinées à assurer le maintien du groupe. Ces lois sont accompagnées de la mise en œuvre de structures d'enseignement et d'exégèse, ce qui se traduit par une intense activité littéraire et politique. L'intégration intellectuelle et culturelle des juifs se manifeste par la révision de l'ancien calendrier se fondant sur les acquis et les usages des sciences de l'astronomie babylonienne. Le retour d'une partie des exilés, probablement dans une vague messianique développée autour de Zorobabel, accentuée, avec la réédification du Temple, le mouvement de restructuration du judaïsme, caractérisé par la promulgation solennelle de la loi¹ et

1. Es 9-10.

une organisation sacerdotale accentuée. La reconnaissance générale de la loi rapportée de Babylonie en Palestine, acceptée alors tant par les Samaritains que par les Judéens, manifeste également l'ampleur de l'emprise du pouvoir des dirigeants babyloniens sur leurs coreligionnaires. L'épanouissement simultané, au sein de l'Empire hellénistique, des communautés d'Antioche, d'Éphèse et surtout d'Alexandrie contribue à la formation de foyers distincts dans un judaïsme arbitré entre terre d'Israël et diasporas. Les divergences entre ces communautés, quant aux pratiques et aux conceptions du judaïsme, s'expriment dans les conflits qui jalonnent l'histoire des juifs à l'époque du Second Temple, entre les adeptes des modèles culturels et religieux locaux et les partisans d'un judaïsme unifié¹ – situation que l'on pourrait tenter de rendre en utilisant les termes anachroniques de combat entre assimilationnistes et intégristes si ces termes pouvaient donner sens à une société dont on ignore les stratifications et dans laquelle se bousculent constamment les hiérarchies et les principes normatifs.

La canonisation des textes bibliques et la disparition progressive de ses différentes versions au bénéfice de l'unique exposition massorétique entérinent les divisions, devenues désormais irréductibles, entre Samaritains, Pharisiens, Sadducéens et Esséniens, qui constituent alors les facettes du judaïsme post-maccabéen en bouillonnement permanent sur fond d'activisme messianique. La fermentation politique qui travaille les juifs durant la domination romaine suscite l'émergence et la cristallisation des factions et des sectes; l'apparition de la figure des Zélotes, partisans de la lutte armée, et des Nazaréens, qui formeront les chrétiens, en sont les avatars les plus probants. Les «guerres juives» qui en résultent contribuent à installer un climat permanent d'insécurité et d'émeutes qui se poursuit jusqu'à la destruction du Temple et l'épuisement des rebelles (66-70 et 73-74). Par un effet de réaction simultanée, ces guerres parviennent à rallier les différents courants, hier encore fratricides, du judaïsme au sein de la tendance pharisienne qui manifeste une volonté d'unification. La

1. Voir le tome I.

centralisation de la loi dans les académies palestiniennes induit à une nouvelle hiérarchisation du monde juif où se côtoient Zélotes et lettrés, jusqu'à ce que la dernière insurrection, conduite par Bar-Kokhba (132-135), aboutisse à l'anéantissement du pouvoir politique juif en Palestine et à l'interdiction faite aux juifs de s'approcher de leur ville sainte. La disparition simultanée de l'État et du Temple engagea, néanmoins, la refonte du centre du judaïsme autour du maintien de la société juive – dont le tissu et la hiérarchie politique s'étaient délités – tandis que son nationalisme se concentra dans la perpétuation du groupe autour de l'exercice des commandements et de l'interprétation de la Torah. L'autonomie juive regagnée peu après la grande révolte permit au judaïsme palestinien de maintenir sa prédominance sur la diaspora, d'autant plus assurée que la population juive y formait encore la grande majorité. Toutefois, la répartition des empires d'Orient entre la domination de Rome et celle de Parthe, au II^e siècle, introduit une césure profonde entre les judaïsmes palestinien et babylonien. Bien que les rabbins aient institué leur propre modèle de pouvoir, ils avaient, à bien des égards, conservé ou fait évoluer des formes mises au point pendant la période du Second Temple. Parmi les principales innovations postérieures à la destruction figurent les tribunaux indépendants, ces « cours rabbiniques » à présent disséminées hors de Jérusalem.

Flavius Josèphe mentionne l'existence d'un « État juif » en Babylonie, dont l'autonomie aurait duré quinze ans à l'époque du souverain parthe, Artaban III, entre l'an 20 et 35 de l'ère¹. Si l'on ne sait rien de cet État, on sait avec certitude qu'entre le I^{er} et le II^e siècle deux centres principaux du judaïsme, Néhardéa et Nisibe, rayonnent ; au cours des siècles suivants, le développement simultané des académies de Sura, de Pumbédita, et enfin de Bagdad, assure une continuité qui persistera jusqu'au XIII^e siècle. La quiétude des juifs en Babylonie incita quelques rebelles, disciples de rabbi Aqiba, à y chercher un refuge après l'échec et la répression qui suivirent la révolte menée par Bar-Kokhba ; ils furent à l'origine

1. FLAVIUS JOSÈPHE, *AJ*, 18, 314-371.

d'un transfert vers Babylone des enseignements des Sages de Palestine élaborés en même temps que la Mishna était rédigée. La prise du pouvoir par la dynastie sassanide complique la situation des juifs avec l'instauration du mazdéisme en religion d'État, qui, entraînant une série de mesures de répression et d'interdictions des autres cultes, imposera aux juifs une adaptation de leurs pratiques.

Au terme de ce rapide survol, un constat s'impose : au II^e siècle, en Palestine comme en Babylonie, la structure centrale du judaïsme est représentée par des hiérarques. L'institution parallèle du patriarche (le *nassi*), et de l'exilarque (appelé en araméen *resh galuta*), dont la fonction traversera les empires parthe et perse, reconnaît aux juifs le droit à l'exercice d'une organisation particulière. L'exilarque tient son autorité de son ascendance davidique, rappelant ainsi la continuité de son identité et de sa présence en Babylonie depuis l'ancienne captivité ; fonctionnaire de l'Empire, il est responsable de la levée des impôts et n'a de compétence que dans la sphère civile, les affaires religieuses étant du ressort des académies¹. Le patriarche palestinien n'est, en revanche, qu'un lettré, mais il détient le monopole de la gestion des domaines religieux et civils.

1. L'institution de l'exilarquat est due à Vologèse I^{er}, sans doute pour offrir une contrepartie à la reconnaissance de l'Académie de Yabné, aux alentours de 70 è. c., après la destruction du Temple et la disparition de la fonction représentative du grand prêtre. Les dissensions entre ce fonctionnaire de l'État et les rabbins des académies apparurent dans la génération suivante. Voir Moshé BEER, « The Exilarquate in Talmudic Times », *Zion*, 28, 1963, pp. 3-33.